

.....

RELATION

DE LA

BATAILLE D'AUSTERLITZ,

GAGNÉE LE 2 DÉCEMBRE 1805

PAR NAPOLEON,

CONTRE LES RUSSES ET LES AUTRICHIENS SOUS LES ORDRES
DE LEURS SOUVERAINS (1).

PREMIÈRE PARTIE.

Mouvements depuis le départ de Munich jusqu'à l'entrée à Vienne.

Au moment où l'empereur levait le camp de Boulogne, il avait promis au roi de Bavière d'être dans ses états vers les

(1) Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs cette relation de la bataille d'Austerlitz, faite par Saint-George en 1810. Elle est très rare aujourd'hui, et avait été approuvée par Napoléon, comme on le verra par les lettres qui suivent la relation. Elle est en effet rédigée avec une clarté et une précision qui ne se rencontrent pas souvent à un tel degré. Le récit de la bataille est précédé d'un aperçu de toutes les opérations de la campagne et des dispositions des deux armées belligérantes, qui fait parfaitement juger de leur importance. Quoique cette bataille soit entièrement connue dans tous ses détails par les militaires, en rappeler le souvenir ne peut que flatter les cœurs qui battent pour la gloire, notamment quand le récit est remarquable comme celui-ci.

Un atlas de neuf à dix planches paraît devoir accompagner le texte; il n'était pas joint à l'épreuve qui nous a été communiquée: nous n'aurions pu d'ailleurs le reproduire. Heureusement que les cartes du théâtre de cette guerre sont très répandues, et que ce célèbre champ de bataille est encore beaucoup connu; des cartes nouvelles ne seraient pas d'une grande utilité.

premiers jours d'octobre. Le 6, il arrive à Nordlingen, culbute la gauche du général Kienmayer, qui défendait la rive droite du Danube et du Lech, passe le fleuve à Donauwerth, le Lech à Rhain, et entre le 7 à Augsbourg.

Toutes les positions sur l'Iser se trouvaient alors tournées par la réserve de cavalerie du roi de Naples et par les corps des ducs de Dalmatie et de Montebello.

Si, quelques jours après, les princes d'Eckmühl et de Ponte-Corvo, et le duc de Raguse, passèrent dans la principauté d'Anspach pour se rendre en Bavière, ce n'était pas que ce passage par Anspach fût nécessaire aux projets de l'empereur ; on suivait en cela l'usage constant des deux dernières guerres ; et si la Prusse avait fait signifier, avant que les ordres eussent été donnés pour la marche des troupes qu'elle ne voulait pas qu'on traversât ce pays, l'armée française n'y eût point passé.

Il y avait à peine un mois que l'armée avait effectué le passage du Rhin, et déjà elle était sur l'Inn. La Bavière toute entière était rendue à son souverain ; l'armée autrichienne était détruite ; soixante mille prisonniers, le général en chef avec vingt-huit généraux, quatre mille chevaux, deux cents pièces de canon, quatre-vingt-dix drapeaux et une immense quantité de bagages étaient les fruits d'une campagne de quinze jours. De cette armée formidable, dont le projet était d'entrer en Suisse, et dont quelques partis s'étaient déjà portés sur le Rhin, il n'existait plus que le souvenir.

L'empereur entra à Munich le 24 octobre, à six heures du soir. Il logea au palais ; la ville était partout illuminée. Le lendemain, il donna un concert aux dames de la cour. On supposait qu'il resterait plusieurs jours dans cette capitale ; mais le 28 il partit, et arriva à onze heures du soir à Haag.

Le temps était devenu mauvais ; il pleuvait : tous les corps

d'armée étaient au bivouac depuis plusieurs heures. L'immense quantité de feux allumés dans ces bivouacs, pour combattre l'influence de la mauvaise saison, offrait un des spectacles les plus remarquables de la guerre.

Le général Kienmayer avait fait de vains efforts pour défendre le passage du Danube vers Donauwerth et celui du Lech à Rhain ; il s'était retiré à Braunau, où il avait été joint par le général Merfeld, et tout ce que la Bohême, l'Autriche et la Hongrie avaient pu offrir. Les bataillons qui se trouvaient encore en Styrie et en Carinthie étaient venus rejoindre leur armée.

Le général Keimayer ne tarda pas encore à être joint par le général russe Kutusof, à la tête d'une armée évaluée à 40,000 hommes. Ainsi renforcée, l'armée autrichienne avait passé l'Inn, et méditait de prendre l'offensive. L'avant-garde du général Kienmayer était déjà arrivée à Haag, à douze lieues de Munich, lorsqu'elle apprit que l'empereur était parti de cette dernière ville, et que toute l'armée française se dirigeait sur l'Inn. A cette nouvelle, l'ennemi renonça à toute résolution d'attaque, et repassa l'Inn à la hâte.

Cependant le prince de Ponte-Corvo, formant la droite de l'armée, part de Munich le 26 octobre, se porte sur l'Inn à Wasserbourg, ainsi que le duc de Raguse; le prince d'Eckmühl se dirige sur Mühldorf, et le duc de Montebello sur Braunau. Le duc de Dalmatie et le quartier-général suivent le prince d'Eckmühl.

L'ennemi fit de vaines tentatives pour empêcher le passage de l'Inn. Ne sachant quel était le point d'attaque, le gros des forces autrichiennes se porta d'abord sur Salzbourg, et l'armée russe sur Braunau.

Le 28 octobre, le prince de Ponte-Corvo se présente de-

vant Wasserbourg, passe l'Inn, rétablit le pont, et se dirige sur Salzburg.

Une vive canonnade contraint l'ennemi, qui défendait le pont de Mühldorf, à l'abandonner. Le prince d'Eckmühl, après avoir passé ce pont le 28, marche sur Burghausen.

Une heure avant le jour, l'empereur part de Haag, et arrive à Mühldorf; il monte sur-le-champ à cheval pour reconnaître, suivant sa coutume, les localités, et presser la réparation du pont que les Russes avaient brûlé en se retirant.

Le roi de Naples se présente sur la rive gauche près Alt-Oeting et Marcktl; le duc de Montebello arrive le 29 devant Braunau.

La rapidité de tous ces mouvemens en imposa à l'ennemi, qui battit en retraite avec la plus grande hâte. L'Inn et la Salza furent passées; Braunau, place forte, armée de quarante pièces de canon, approvisionnée de munitions de guerre, de trois mille tonneaux de farine, et de quatre-vingt mille rations de pain, tomba au pouvoir de l'armée française. Une conquête de cette importance ne retarda pas d'une heure les mouvemens de l'armée, qui continua sa marche.

Le 29, l'empereur part de Mühldorf, et s'arrête deux heures à Burghausen, pour voir marcher les trains d'artillerie qui avaient beaucoup de peine à passer le défilé. Il arrive à Braunau à cinq heures. Le temps était pluvieux; au milieu des embarras de l'artillerie et de toutes les fatigues d'une marche forcée, les soldats voyaient avec plaisir leur empereur, couvert d'eau et de boue, partager leurs fatigues.

Beaucoup de régimens qui ne devaient pas s'arrêter à Braunau, passèrent à une portée de fusil des glacis de cette place. Telles étaient la nécessité des circonstances et la rapidité des

mouvements, qu'ils durent marcher deux ou trois lieues encore, au lieu de se reposer pendant le mauvais temps,

L'empereur s'arrête à Braunau les 30 et 31, pour organiser les subsistances de l'armée et la défense de cette place importante qui forme une si belle tête de pont sur l'Inn; et pendant ces deux jours, malgré le froid et la pluie, il resta presque constamment à cheval.

Le roi de Naples, avec le corps du prince d'Eckmühl, se porta sur Ried; le corps du duc de Montebello se mit de Scharding en marche sur Lintz; le duc de Dalmatie quitte à Ried le chemin de Lambach, et se porte sur Wels.

Cette marche fut si rapide que, le 1^{er} novembre, le roi de Naples entra à Lambach. Une rencontre de cavalerie avait eu lieu sur la route de Mersbach; mais à Lambach, pour la première fois, le 17^e de ligne se trouva aux prises avec huit bataillons russes qui, voulant donner le temps à plusieurs bagages de passer la Traun, firent halte et prirent position pour retarder d'une heure la marche des Français. Ils furent culbutés, mis en fuite, et laissèrent un grand nombre de prisonniers avec trois pièces de canon. Dès ce moment, les généraux autrichiens commencèrent à craindre que leurs alliés ne leur fussent pas d'un aussi grand secours qu'ils l'avaient espéré.

Le pont de Lambach était coupé; il ne put être rétabli que sous la protection d'une vive fusillade. Le prince d'Eckmühl fit passer quelques troupes sur des bateaux qui servaient au transport du sel. Le général comte Bisson fut blessé dangereusement. La terre était couverte de neige, la saison rigoureuse, et le pays assez difficile; mais l'ennemi n'essaya plus de disputer le terrain.

Le général Kellermann, commandant l'avant-garde du prince de Ponte-Corvo poursuivit une colonne ennemie qui,

de Salzbourg, se retirait sur la Carinthie; il l'attaqua dans le défilé de Golling, tourna et prit le fort de Werfen, fit 500 prisonniers, et dispersa le reste de la colonne dans les montagnes.

Le prince de Ponte-Corvo et le duc de Raguse se dirigèrent de Salzbourg et Lauffen sur Lambach.

Le duc de Dalmatie arriva à Wels, et le duc de Montebello à Linz, où il s'empara du fameux pont sur le Danube, que l'ennemi voulut lui disputer.

L'empereur arriva à Ried le 1^{er} novembre. Le temps était devenu beau; un air froid et sec avait remplacé la pluie: les chemins étaient couverts de neige. Le 2, il établit son quartier-général à Haag. Le froid était considérablement augmenté. Cette journée fut l'une des plus froides de l'hiver.

L'empereur arriva le 3 à Lambach, où il logea au couvent, et le 4 à Wels, où il passa le pont. Il fit le tour des collines environnantes, et le soir établit son quartier général à Linz au palais des états. Il y resta jusqu'au 9, et reconnut le système des positions qui environnent la ville.

Le 4, le prince d'Eckmühl, appuyé par le duc de Raguse; se porta sur Steyer; le roi de Naples et le duc de Montebello se dirigèrent sur Enns; le duc de Dalmatie et le prince de Ponte-Corvo suivirent la même route.

Nous entrâmes à Enns et à Steyer, et la rivière d'Enns fut passée.

Le roi de Naples et le duc de Montebello joignirent le 5, l'arrière-garde des Russes qui s'était postée sur les hauteurs d'Amstetten, voulant gagner la journée pour donner le temps à leurs immenses bagages de passer la rivière d'Ips.

Les grenadiers du duc de Reggio attaquèrent et culbutèrent, après une vive résistance, l'arrière-garde, et lui firent 1,800 prisonniers.

On trouva à Amstetten des vivres et une belle manutention ; on raccommoda le pont de l'Ips, et le roi de Naples arriva à Molk le 7 novembre.

A mesure que l'on marche sur Vienne, le pays devient plus difficile ; il n'y a plus qu'un seul chemin qui longe le Danube : c'est par ce chemin que toute l'armée fut obligée de passer, excepté le corps du prince d'Eckmühl, qui fut envoyé par Waydhofen et Saint-Gaming sur Mariazell.

Le 8, l'avant-garde étant encore à plusieurs lieues de Mariazell, rencontra le corps du général Merfeld, l'attaqua avec vigueur, le mit en déroute, et lui prit 3 drapeaux, 16 pièces de canon avec 4,000 prisonniers.

Il devenait impossible de suivre constamment cette ligne sans s'éclairer sur la rive gauche du Danube.

Le duc de Trévise, avec les divisions du comte Dupont, du général Dumonceau et la division de dragons du comte Klein, avait été chargé de marcher en corps d'observation sur la rive gauche. Il était parti de Lintz le 7 novembre, et était arrivé le même jour à Mauthausen, où il avait trouvé des magasins très considérables.

Le duc de Raguse se dirigea de Steyer sur Léoben, où il fit quelques prisonniers.

Pendant la confusion devenait grande dans la capitale de l'Autriche. L'empereur d'Allemagne, ouvrant enfin les yeux sur ses dangers, envoya, pour faire des propositions de paix, le lieutenant-général Giulay, prisonnier de guerre, renvoyé d'Ulm par Napoléon, en déclarant toutefois qu'il ne pouvait en venir à un traité définitif qu'il ne se fût concerté avec son allié l'empereur de Russie. Napoléon lui dit que son souverain était maître d'attendre le consentement de l'empereur de Russie, mais que lui ne l'était point de perdre son temps à de vains armistices ; qu'il ne retarderait pas sa

marche d'un jour ni même d'une heure ; que c'était à lui de voir ce qui lui convenait de faire, et s'il devait mettre en balance des engagemens imprudemment formés avec les intérêts les plus chers de ses peuples et de sa capitale, qui allait être exposée à toutes les horreurs de la guerre.

Le roi de Bavière venait d'arriver à Lintz, et l'empereur avait retardé son départ d'un jour pour se concerter avec ce prince : il partit immédiatement après, et s'arrêta plusieurs heures au passage de l'Ips pour presser la réparation du pont. Il arriva à Molk le 10, et à Saint-Polten le 11, où il séjourna le 12. A son arrivée, il apprit que les Russes en faisant une marche de flanc, avaient pris le même chemin par lequel ils étaient venus, et avaient repassé le Danube sur le pont de Krems, qu'ils avaient ensuite brûlé.

Cependant le duc de Trévisé, instruit que l'ennemi battait en retraite par la rive gauche et se retirait sur Znaym et la Moravie, se porta le 11 à Dirnstein, culbuta tous les postes ennemis et s'empara de Loiben. Il n'avait avec lui que la division du comte Gazan ; celle du comte Dupont, restée en arrière, et la division batave étaient en retard d'une marche. Le duc de Trévisé croyait n'avoir affaire qu'à une arrière-garde ; mais les Russes, qui n'avaient pas eu le temps de faire filer leurs bagages, étaient restés au nombre de 36,000. Ils furent étonnés de l'audace de cette division, qu'ils apprirent bientôt n'être forte que de neuf bataillons, et se laissèrent conduire par le général Smith, officier autrichien distingué, qui fit passer un corps de 12,000 hommes sur les derrières de la division française.

Ces 12,000 hommes, arrivés au château de Dirnstein, culbutèrent les quatre compagnies qu'on y avait laissées, et marchèrent de tous côtés à l'attaque du village de Loiben.

Le duc de Trévise avait occupé, près de ce village, une assez belle position : cerné de tous côtés, il avait fait face partout, et avait fini par faire à l'ennemi un mal effroyable. Le combat fut en effet des plus opiniâtres et des plus meurtriers ; mais enfin, les cartouches venant à lui manquer, et voyant l'impossibilité de résister dans cette position, il prit le parti de marcher sur le corps des Russes, et de s'ouvrir le chemin de Dirnstein.

Le comte Marchand, commandant l'avant-garde du comte Dupont, ayant entendu la canonnade, arriva avec la 9^e d'infanterie légère et la 32^e de ligne, et attaqua le général Smith, qui se trouva lui-même pris entre deux feux. Cette heureuse diversion facilita le mouvement de la division du comte Gazan. Le général Smith fut tué de deux balles, sa division mise en déroute, et obligée d'abandonner la position aux troupes françaises, qui y passèrent la nuit. De part et d'autre on fit des prisonniers ; les Russes prirent 400 hommes, et les Français 300.

Sept cents hommes, que le général Kutusof avait embarqués sur le Danube, furent arrêtés par le comte Milhaud, vis-à-vis Tuln, et faits prisonniers. Un autre bataillon de 500 hommes fut arrêté aussi deux heures après.

Au même moment, le général Kutusof s'était mis en marche pour effectuer sa retraite et avait abandonné 1800 blessés. Cependant le roi de Naples était arrivé le 11 à Sighartskirchen. Au débouché de la forêt de Vienne et aux portes de cette grande capitale, il avait reçu une députation de cette ville, qui lui en apportait les clés, et qui faisait connaître qu'elle était armée au nombre de 6,000 hommes pour maintenir le bon ordre et empêcher le pillage.

Au même moment, le général Giulay était envoyé par l'empereur d'Allemagne auprès de Napoléon, à Saint-Polten;

et ce prince, au lieu de négocier franchement et de sauver sa capitale, avait chargé M. de Giulay de communiquer une note de M. de Cobenzell, qui annonçait que le roi de Prusse avait signé, le 2 novembre, une convention par laquelle il adhérait à la coalition. L'empereur d'Autriche demandait de nouveau un armistice : proposition inconsiderée, plus propre à accélérer la marche de l'empereur qu'à la retarder.

L'empereur, dans ces circonstances, envoya le comte Bertrand, son aide-de-camp, porter l'ordre au roi de Naples de se saisir du pont de Vienne. Les habitans de Vienne et tous les estimables Autrichiens demandaient à grands cris la paix ; les idées d'armistice étaient dans toutes les têtes, et personne ne pouvait croire qu'on voulût encore tenter les hasards d'une guerre qui paraissait sans espoir de succès, et pourrait conduire la monarchie à sa perte.

Ce fut dans cet état de choses que, le 13, le roi de Naples, faisant tourner la ville par plusieurs bataillons en employant la force et les négociations, s'empara du pont au moment où le général d'Auersperg venait d'ordonner qu'on le brûlât.

Le même jour, à onze heures du soir, l'empereur se porta au-delà du pont ; et le général Giulay, qui l'avait laissé à Saint-Polten, fut fort étonné de le trouver au bivouac à la pointe du jour, à la tête de son avant-garde déjà en marche sur la Moravie.

L'empereur revint établir son quartier-général à Schonbrunn.

L'ennemi abandonna dans sa capitale plus de deux mille bouches à feu, une salle d'armes garnie de plus de cent mille fusils, et une immense quantité de munitions de guerre de toute espèce.

DEUXIÈME PARTIE.

Mouvements depuis l'entrée à Vienne jusqu'à l'arrivée à Brünn.

L'armée, sans s'arrêter un moment à Vienne, traversa la ville et se mit en marche dans l'espérance de rencontrer le général Kutusof.

Le 14, à la pointe du jour, le comte Milhand, avec un corps de cavalerie, se porta à Wolkersdorf, sur la route de Brünn, fit 600 prisonniers, et prit le parc d'artillerie de campagne de l'ennemi, composé de cent quatre-vingt-onze pièces de canon munies de leurs caissons, qu'on évacua sur Vienne.

Le 13, le roi de Naples coucha à Stokerau. Une division de 4,000 Autrichiens, dont deux régimens de cuirassiers, qui se trouvèrent sur le bord du Danube, fut enveloppée par ce mouvement; mais on avait tant parlé d'armistice, que nos généraux eurent la simplicité d'y croire. Déjà ils avaient ordonné aux cuirassiers de mettre pied à terre; ils étaient sur le point de les désarmer et de les conserver prisonniers, quand ils commirent l'erreur de les laisser aller, avec la promesse qu'ils ne se battraient point le reste de la campagne contre nous. Il est vrai qu'après la prise de Vienne nos troupes ne pouvaient plus s'accoutumer à voir les Autrichiens comme ennemis. D'après les sentimens que la population de cette capitale témoignait à l'armée, et la haine générale que le pays montrait contre les Russes, le soldat se regardait en Moravie comme chez lui.

Le 14, le roi de Naples coucha à Stokerau. Le 15, il rencontra l'armée russe, qui était postée sur les hauteurs d'Hollabrünn. L'inquiétude des généraux russes était extrême; ils avaient lieu de craindre qu'une colonne française ne fût déjà

arrivée à la hauteur de Brünn : ils envoyèrent M. de Wintzingerode, aide-de-camp de l'empereur de Russie, proposer qu'on leur permît de se retirer. Le roi de Naples leur accorda la capitulation suivante :

« Il a été convenu ce qui suit entre M. le général de division, comte Belliard, chef de l'état-major général, et d'après l'autorisation de S. M. le roi de Naples, grand-amiral et lieutenant de S. M. l'empereur des Français et roi d'Italie,

» Et M. le baron de Wintzingerode, aide-de-camp de S. M. l'empereur de toutes les Russies, d'après son autorisation, et général major de l'armée :

» Il y aura armistice entre le corps d'armée aux ordres de S. M. le roi de Naples, et l'armée russe, commandée par le général en chef, comte de Kutusof, du moment de la signature des présentes conditions.

» L'armée russe quittera l'Allemagne, et se mettra de suite en marche par la route qu'elle a prise pour s'y rendre, et par journées d'étape; alors le roi de Naples consent à suspendre sa marche sur la Moravie.

» Les présentes conditions ne pourront être exécutées qu'après la ratification de S. M. l'empereur Napoléon; et en attendant, l'armée russe et le corps d'armée du roi de Naples resteront dans les positions qu'ils occupent maintenant. Dans le cas de non acceptation de la part de l'empereur, on se prévientra quatre heures avant de rompre l'armistice. »

Cependant la capitulation à peine signée, le général Kutusof se mit sur-le-champ en marche avec la moitié de son armée.

L'empereur se doutant qu'on tendait un piège pour se tirer d'un mauvais pas, envoya l'ordre au roi de Naples de

rompre la capitulation, et de faire à l'ennemi le plus de mal possible. Sa Majesté partit alors de Vienne, et arriva le soir à Hollabrünn.

Sur la route, l'empereur fut arrêté par les flammes qui dévoraient un village. Les malheureux paysans, avec un sang froid qui caractérise le Morave, s'occupaient, sans se plaindre, à éteindre l'incendie ; l'empereur resta une demi-heure au milieu d'eux, et son escorte les aida à sauver leurs chaumières.

Le roi de Naples fit ses dispositions, et attaqua le même jour, c'est-à-dire le 16 après midi.

Le duc de Montebello attaqua l'ennemi de front ; et pendant qu'il le faisait tourner par la gauche avec la brigade de grenadiers du comte Dupas, le duc de Dalmatie le faisait tourner par la droite avec la brigade du baron Levasseur, composée des 3^e et 18^e de ligne.

Le comte Walter, avec sa brigade de dragons, chargea les Russes et fit 300 prisonniers. La brigade de grenadiers du baron Laplanche-Mortière se distingua. Sans la nuit, rien n'eût échappé ; on se battit plusieurs fois à l'arme blanche : des bataillons de grenadiers russes montrèrent de l'intrépidité.

Le duc de Reggio fut blessé. L'empereur, voulant donner aux grenadiers une preuve de son estime, nomma le duc de Frioul pour les commander.

L'arrière-garde russe perdit dans cette journée 12 pièces de canon, 100 voitures de bagages, 2,000 prisonniers et 2,000 hommes restés sur le champ de bataille.

Le 17, à la pointe du jour, l'empereur se mit à la tête de l'armée pour suivre les Russes, et passa la Taya à Znaym. La journée était belle, mais froide. Napoléon, tant pour encourager les soldats à la marche que pour diminuer les fati-

gues de la journée, allait une lieue en avant, faisait allumer un feu, et attendait ainsi que la colonne fût arrivée à sa hauteur.

Il suivit l'arrière-garde ennemie jusqu'à Teswitz, revint à Znaym, où il établit son quartier-général, et y séjourna le 18. Le comte Sébastiani, avec sa brigade de dragons, ramassa 5 à 600 fuyards russes.

L'aspect qu'offraient les beaux villages de Moravie était horrible; les Russes mettaient le feu partout. Rien n'égalait le désespoir des habitans; ils recevaient les Français comme leurs libérateurs, et couraient de tous côtés pour arrêter les Russes, dont un grand nombre fut massacré par les habitans.

On se figure facilement combien l'armée française devait être fatiguée. Quelque intérêt que l'empereur eût de poursuivre les Russes, il jugea devoir lui donner toute la journée du 18 pour prendre du repos.

Le 19, à trois heures après midi, l'avant-garde entra à Brunn, que l'ennemi avait évacué avec une telle précipitation, qu'il y laissa quatre mille barils de farines, tous ses magasins de vivres, tous ses magasins à poudre et soixante pièces de canon.

La citadelle fut sur-le-champ occupée. Napoléon coucha le 19 à Pohrlitz, et entra à Brunn le 20 à dix heures du matin. Il se mit aussitôt en marche pour suivre l'ennemi avec sa cavalerie, et s'établit près du village de Latein. Nos coureurs apprirent bientôt que la cavalerie ennemie était placée dans la pleine, ayant sa droite vers le Santon, et paraissait vouloir disputer le terrain pour se maintenir sur un champ de bataille qui, peu de jours après, devint célèbre par un des plus grands faits d'armes des temps modernes.

L'infanterie ennemie était derrière, au village de Rausnitz.

La cavalerie française était au pied de la hauteur appelée depuis *le bivouac de l'empereur*; la cavalerie de la garde, une lieue en arrière et en avant de Napoléon.

Il s'engagea un combat de cavalerie de 5 à 6,000 chevaux de part et d'autre. Les cuirassiers français se comportèrent comme à l'ordinaire et manœuvrèrent avec intrépidité et sang froid. Un escadron du 11^e de dragons, qui avait fait une marche de flanc sur la droite, fut chargé au même moment par l'ennemi et obligé de se replier en tirailleurs; dans ce chaos, le porte-étendard ayant été tué, son aigle fut prise.

Les différentes lignes abordèrent cet escadron à plusieurs reprises; à la fin de la journée, le duc d'Istrie, avec la garde, fit une charge brillante qui décida la déroute de la cavalerie russe. Elle fut repoussée l'épée dans les reins jusqu'à Rausnitz. Une colonne de dragons russes, plusieurs officiers et une centaine d'hommes restèrent entre nos mains. Le 20 au soir Napoléon revint à Brünn, où il resta jusqu'au 28, jour où les Russes attaquèrent les avant-postes français à Wischau.

Le 21, le roi de Naples porta son quartier-général à Rausnitz, et toute la cavalerie prit ses cantonnemens entre Rausnitz et Wischau. Quatre cents chasseurs occupèrent cette petite ville en forme de grand'garde.

TROISIÈME PARTIE.

Mouvements depuis l'entrée à Brünn jusqu'à la bataille d'Austerlitz.

Le temps s'était considérablement adouci. Les fourrages et les vivres étaient dans la plus grande abondance; mais la chaussure était dans le plus mauvais état et l'armée harassée de fatigue. L'empereur occupait la position qu'il désirait

prendre. Il voulut laisser à son armée quinze jours de repos dont elle avait besoin, pour se mettre à même d'agir ensuite selon les circonstances de la saison.

Derrière les cantonnemens de la cavalerie, le corps du duc de Montebello occupait les villages en avant de Brünn, avec ordre de prendre, à la première alerte, position sur la hauteur de Latein. Le duc de Dalmatie, qui avait passé par le couvent de Raygern, couronnait les hauteurs d'Austerlitz, qui dominent la route de Brünn à Wischau.

La garde impériale était à Brünn, la division du comte Caffarelli à Pohrlitz, les deux autres divisions du prince d'Eckmühl à Wolkersdorff et à Vienne : le duc de Trévise occupait Vienne, et le duc de Raguse Gratz. Le prince de Ponte-Corvo occupait Trebitsch, Eybentshitz, Budvitz, Iarmeritz et Znaym, et les Bavares arrivaient à Iglau.

Les empereurs de Russie et d'Allemagne étaient à Olmütz avec leurs deux armées réunies. Le prince Ferdinand, avec un corps de 15 à 20 mille hommes, était en Bohême; le prince Charles, avec un corps de 40 à 50 mille hommes, battait en retraite devant le prince d'Essling, et était déjà arrivé à Laybach; le général Chasteler, avec le corps qui s'était échappé du Tyrol occupait OEdenbourg, et ce corps pouvait être considéré comme l'avant-garde du prince Charles. Telles étaient les positions respectives des deux armées.

L'empereur occupant ce point central, pouvait en peu de jours réunir plus de forces que l'ennemi n'était capable de lui en opposer.

Les deux empereurs marchaient-ils pour lui livrer bataille? il pouvait en trois jours être renforcé des corps du prince de Ponte-Corvo et du prince d'Eckmühl, ainsi que d'une partie de la garnison de Vienne. Restaient-ils, au con-

traîne, sur la défensive, et le prince Charles marchait-il sur Vienne? il pouvait employer comme avant-garde le corps commandé par le duc de Raguse, le renforcer en deux jours par les corps du prince d'Eckmühl et du duc de Trévisé, tandis que, par une retraite sûre et lente, les corps des ducs de Dalmatie et de Montebello, et du prince de Pontecorvo, retardaient la marche des deux empereurs dans les défilés de Nicolstbourg ou tout autre point de leur route, autant de temps qu'il aurait convenu. Il se trouvait à cheval sur le Danube, avec des magasins considérables et toutes les ressources de Vienne, en position d'attaquer avec toutes ses forces réunies l'un ou l'autre corps.

Le prince Charles prenait-il le parti de traverser la Hongrie et de passer le Danube plus bas pour se réunir aux deux armées russe et autrichienne? L'empereur avait calculé qu'il fallait un mois à ce prince pour obtenir ce résultat; alors, quand il l'aurait su engagé pour ne pouvoir plus marcher sur Vienne, il eût fait revenir le duc de Raguse dans cette capitale, et aurait réuni le reste de ses forces pour marcher sur l'armée des deux empereurs et les culbuter en Pologne.

Cette combinaison lui paraissait la plus probable, parce qu'elle lui semblait offrir à l'ennemi le plus grand avantage, celui de réunir le plus de forces possibles pour une grande bataille; elle assurait à l'empereur quelques semaines de délai qu'il avait jugé être nécessaire pour le ralliement et le repos de toute son armée. Chaque jour, ses forces augmentaient de plus de 500 hommes; et cette armée, qui, d'un trait, s'était rendue de Boulogne à Brünn, sans presque aucun séjour, se renforçait à chaque instant de tous les détachemens qui n'avaient pu rejoindre, de tous les moyens qu'on organi-

sait dans le pays, et de ceux même qui avaient été préparés sur le Rhin et en France, dans l'hypothèse d'une retraite ou d'une guerre incertaine.

Vers le 26 ou le 27, on ne tarda pas à se douter, aux mouvemens que l'ennemi faisait à Olmütz, qu'il ne resterait pas long-temps tranquille.

Le 27, le général Giulay et M. de Stadion vinrent au quartier-général de Brünn avec des pleins pouvoirs de l'empereur d'Allemagne pour négocier et signer un traité de paix définitif.

Différentes négociations eurent lieu. Il ne fut pas difficile à l'empereur de pénétrer que les espérances des ennemis étaient rehaussées. Pour mieux connaître encore leurs véritables sentimens, il leur proposa formellement une suspension d'armes; ils écartèrent cette proposition, sous prétexte que l'empereur d'Allemagne ne pouvait y consentir sans le concours de l'empereur de Russie, qui dirigeait les opérations de l'armée, et qu'ils n'avaient point de pouvoirs de cet empereur.

Napoléon avait peine cependant à concevoir que l'empereur d'Allemagne voulût courir les plus grands risques en tentant les hasards d'un événement décisif qui lui présentait peu de chances favorables. Il envoya les plénipotentiaires à Vienne dans l'intention de rouvrir les conférences de Molk.

Le 28, M. le comte de Haugwitz, ministre des affaires étrangères du roi de Prusse, arriva au quartier-général de Brünn : ce fut pendant la conférence que l'empereur lui accorda, qu'on vint lui annoncer que l'avant-garde russe paraissait devant Wischau. Cette conférence dura quelques heures. L'empereur alla plusieurs fois dans son cabinet pour donner des ordres et écouter les officiers d'état-major. Cependant la conférence finit. Il fit connaître à ce ministre que

Brünn allait devenir le théâtre de grands événemens, qu'il pourrait se trouver au milieu du choc, et qu'il lui conseillait d'aller à Vienne. M. de Haugwitz partit dans la nuit pour cette capitale.

Cependant Wischau était cerné par l'ennemi : toute l'armée russe prenait position. La cavalerie des deux armées était à cheval et en présence. Cent hommes du 6^e régiment de dragons, qui étaient dans Wischau, ne tardèrent pas à se rendre.

Le 28 novembre, l'empereur, après avoir expédié les ordres aux princes de Ponte-Corvo et d'Eckmühl, ainsi qu'à la cavalerie, partit de Brünn, et se rendit à 9 heures du soir à la maison de poste dite *Pezorzitzer Poste* : les deux armées occupaient alors la position indiquée sur la planche 1^{re} de l'atlas ; quelques bataillons de chasseurs russes étaient déjà postés près de Rausnitz.

Des hauteurs d'Austerlitz qu'occupait le duc de Dalmatie, on voyait l'armée ennemie placée derrière Wischau, sur sept lignes, indépendamment de la réserve et de l'avant-garde.

Après avoir parcouru le front des bivouacs, sur les hauteurs de la maison de poste, l'empereur montait à cheval pour se porter sur les hauteurs d'Austerlitz, et s'assurer lui-même de la présence de l'ennemi et du nombre de son armée (car, ne voulant pas recevoir bataille dans la position où il se trouvait, il avait intérêt cependant à ne pas perdre un pouce de terrain, et à rester encore un jour dans cette position, si la disposition des bivouacs ennemis ne faisait pas penser qu'ils voulussent attaquer le lendemain) ; mais, au moment qu'il montait à cheval, le duc de Rovigo, qu'il avait envoyé à l'empereur Alexandre, arriva de son quartier-général, et fit connaître que toute l'armée russe était là.

Le duc de Rovigo, parti de Brünn, était resté deux jours à Olmütz, et avait eu plusieurs conférences avec l'empereur

Alexandre : il se louait beaucoup de l'empereur et du grand duc Constantin ; mais il montrait le plus grand mépris pour tous les propos légers et inconsidérés de cette foule d'officiers qui accompagnait les deux princes. Ils marchaient moins à une bataille qu'à une victoire , selon eux , les Français n'avaient vaincu que par la lâcheté des Autrichiens , et ces propos , ils se les permettaient devant les officiers autrichiens eux-mêmes , et s'ôtaient par cela seul un moyen de vaincre .

Les Russes avaient une telle ignorance des événemens passés , que l'affaire d'Hollabrünn leur était présentée comme une victoire , et qu'ils croyaient avoir fait 4 à 5,000 prisonniers. L'empereur Alexandre lui-même , malgré sa modération , partageait cette illusion ; toujours à cheval , il s'occupait des moindres détails du quartier-général. L'imprudente confiance des officiers et leurs préventions ne pouvaient échapper à un aussi vieux soldat que le duc de Rovigo , et lui firent considérer en pitié une arrogance aussi insensée.

D'après ce qu'annonçait le duc de Rovigo , comme d'après tous les rapports du duc de Dalmatie , qui arrivait des hauteurs d'Austerlitz , il devenait inutile que l'empereur s'y rendit : son opinion était fixée.

Il ordonna au corps du duc de Dalmatie de battre en retraite ; et , le 29 novembre , il plaça lui-même , au point du jour , son armée comme on le voit sur la planche 111. Le temps était beau , mais froid : à huit heures du matin tous les corps étaient placés et la retraite finie. Lorsque l'empereur eut coordonné les positions que devaient occuper les différentes divisions de l'armée , il se rendit à son quartier-général , qui fut établi dans une mauvaise grange appelée *Grandia* , sur le plateau en arrière de Kritschen et à gauche de la route.

La position de l'armée , le 29 novembre , était fixée ainsi

qu'il suit : le 17^e d'infanterie légère se trouvait au Santon, très belle position où il commençait à se retrancher ; la division du comte Suchet était diagonalement en arrière, sur la gauche, au-delà du ruisseau de Bellowitz ; en arrière étaient les grenadiers du duc de Reggio et la garde en troisième ligne, derrière Kritschen ; la cavalerie occupait les villages de Schlapanitz, Girschikowitz, Kritschen, Wellatits et Bozenithz ; la division du comte d'Unsbourg avait sa gauche appuyée au bois de Bellowitz et refusait sa droite, ayant en deuxième ligne et diagonalement en arrière la division du comte Saint-Hilaire ; la division du comte Legrand était derrière Kobelnitz ; la cavalerie du baron Margaron couvrait les hauteurs de Prazen ; les villages de Telnitz et Sokolnitz étaient occupés par le bataillon corse et le bataillon du Pô, et se trouvaient éclairés par le corps du baron Margaron. Le comte Caffarelli, arrivé de Pohrlitz à dix heures du matin, fut placé en réserve sur la hauteur de Latein : l'éminence où fut établi depuis le bivouac de l'empereur fut armée de douze pièces.

Napoléon, en battant en retraite, avait envoyé le duc de Rovigo auprès de l'empereur Alexandre pour lui demander une entrevue, ce prince ayant paru en témoigner quelque désir dans les différentes conversations qu'il avait eues avec cet aide-de-camp.

Le 29 à midi, le duc de Rovigo revint annoncer à Napoléon que l'empereur Alexandre avait désiré lui envoyer M. Novozilzof ou le prince de Czartorinski. Il ajouta qu'il ne s'était pas cru autorisé à amener des envoyés diplomatiques, mais qu'il avait conduit jusqu'à nos avant-postes le prince Dolgorouki, aide-de-camp de l'empereur Alexandre ; Napoléon s'y rendit.

Le prince Dolgorouki fit à l'empereur des propositions de paix, qui tendaient non seulement à lui faire évacuer toute

l'Allemagne et à rétablir l'empereur d'Autriche dans tous ses états, mais encore à lui faire évacuer l'Italie entière, à rétablir le roi de Sardaigne en Lombardie et en Piémont, à replacer en Hollande l'ancien stathouder, et à livrer les places de la Meuse à l'Autriche, à la Prusse et à la Russie.

L'empereur eut la patience d'écouter de semblables propos. « Mais ne serait-il pas juste, dit-il, que l'Angleterre re- » vint sur ses odieuses prétentions du droit de blocus ; qu'on » rendit vaine cette négociation de la Baltique que Nelson a » signée en Finlande et dans laquelle l'empereur de Russie a » abandonné la cause des souverains de toutes les nations ? » Le prince Dolgorouki répondit que l'Angleterre n'était pas une puissance continentale et qu'aucune puissance du continent ne pouvait se mêler de ses opérations. L'empereur, à ce discours, ne put contenir son indignation et congédia l'aide-camp d'une manière assez brusque : tous ceux qui l'entouraient s'en aperçurent.

Le prince d'Eckmühl était arrivé le 30 avec le comte Friant et deux divisions de dragons à Nicolsbourg ; le prince de Ponte-Corvo, avec son corps d'armée, était à une demi-journée en arrière de Brünn. Les ennemis, encore éloignés, ne pouvaient le lendemain que se placer devant l'armée française et commencer tout au plus quelques attaques qui n'auraient pas été décisives. Ils n'occupaient pas encore les hauteurs de Prazen, qui étaient couvertes par notre cavalerie ; dès lors, ils ne pouvaient plus faire une attaque en force dans la journée du 1^{er} décembre. Ils ne pouvaient plus déborder ni même aborder de toute la journée la droite de l'armée, placée en arrière comme elle l'était. En supposant que l'intention de l'ennemi fut d'attaquer dans la journée du 1^{er} décembre, il est évident, par ses dispositions de la nuit, qu'il ne pouvait attaquer que la position du Santon à Girschikowitz,

sur plusieurs colonnes en masse, comme les Russes ont fait quelquefois. Douze pièces de canon placées sur le Santon, six sur les revers de cette hauteur, vingt-quatre placées dans les intervalles de la division du comte Suchet et des dragons, auraient fait un feu terrible contre lui et arrêté la marche de ses colonnes. Dans une position aussi avantageuse, la perte de l'ennemi, réuni en masse, paraissait indubitable, sans même un engagement sérieux de la part de l'armée française; mais, s'il eût marché toute la journée du 29 et eût passé la nuit devant l'armée française, qu'eût fait alors l'empereur? Eût-il donné bataille avec 20 ou 25,000 hommes de moins, qui devaient le joindre dans la journée du 1^{er} décembre? Non. Son intention, dans ce cas, était de se placer sur les hauteurs de Brünn, derrière la Zwittawa: aussi l'empereur avait-il constamment placé son armée, pendant la journée du 29, en deçà des défilés, de manière à n'éprouver aucun retard et à battre en retraite avec autant de promptitude que s'il n'eût eu que 8,000 hommes; ce qui nécessairement mettait un jour de différence dans l'attaque.

L'empereur, huit jours avant, avait reconnu les hauteurs de Brünn et choisi un champ de bataille; il avait compris que l'ennemi mettrait tous ses soins à déboucher au couvent de Raygern, pour lui couper la route de Vienne et déborder sa droite. Par ce mouvement, la gauche de l'ennemi aurait été elle-même au devant du duc de Trévis qui occupait Vienne, où il attendait que l'armée du duc de Raguse, qui avait déjà évacué Gratz, vint occuper à son tour la capitale, pour joindre avec toutes ses forces, à Nicolsbourg, le corps du prince d'Eckmühl.

L'empereur, appuyé à une forteresse couvrant le débouché de la Bohême et d'Iglau par lequel arrivait le prince de Ponte-Corvo, aurait manœuvré sur les belles positions de Brünn

contre l'armée russe, qui, par sa tendance à arriver à Vienne avant l'empereur, se serait placée elle-même entre deux corps d'armée, et aurait eu contre elle 30,000 mille hommes de plus qu'elle n'en a eu à la bataille d'Austerlitz.

Toute marche en arrière retardait la bataille d'un jour, et chaque jour de retard rassemblait l'armée française et mettait l'armée russe dans une position plus critique.

L'empereur choisit dès lors un champ de bataille et résolut d'y attendre l'ennemi, bien sûr d'être renforcé, dans la journée du 1^{er}, des corps des princes d'Eckmühl et de Ponte-Corvo, il fit alors passer le défilé de Bellowitz à la division du comte Suchet, qui fut remplacée par la division du comte Caffarelli.

Pendant la journée du 30, il parcourut tous les plateaux entre Augedz, Prazen et Girschikowitz ; il s'avança même si loin avec peu de monde, que le piquet de son escorte fut chargé par les cosaques. « Si je voulais, dit l'empereur, em- » pêcher l'ennemi de tourner ma droite, je me placerais sur » ces belles hauteurs où je n'aurais qu'une bataille ordi- » naire. J'aurais, il est vrai, l'avantage du poste, mais, ou- » tre que l'on pourrait courir les risques d'avoir un engage- » ment trop sérieux le premier, l'ennemi, nous voyant ainsi » à découvert, ne pourrait guère commettre que des fautes » de détail, et nous devons, avec des généraux peu experts » dans la grande guerre, profiter de leurs fautes principales.»

Le 1^{er} décembre, à la pointe du jour, le comte Suchet avait sa première ligne en bataille et la seconde en colonne sur le revers qui, du Santon, se prolonge à Girschikowitz ; les dragons du comte Walther occupaient le village, et le comte Caffarelli fut placé en deuxième ligne à cheval sur la route, ayant sa gauche appuyée à un mamelon. Les hauteurs qui séparent le Santon du village de Wellatitz et de Hora-

kow, étaient couronnées par différens postes. Le corps du duc de Dalmatie formait la droite et la refusait, étant campée derrière Puntovitz et les lacs de Kobelnitz. Ces dispositions montraient l'intention de l'empereur de ne pas engager sur ces points une affaire.

La journée du 1^{er} se passa en reconnaissances respectives. L'armée ennemie se montrait cependant de tous côtés : sa droite était appuyée à Posorsitz, son centre au village de Blazowitz et sa gauche couronnait toutes les hauteurs de Prazen. Différens mouvemens de cavalerie eurent lieu ; ils étaient peu importans en eux-mêmes, mais plus propres cependant à encourager l'ennemi dans ses attaques qu'à le décourager.

Vers trois heures après midi, l'ennemi parut faire vers sa gauche un mouvement plus décidé ; il exécuta, à trois portées de canons de nos avant-postes, une marche de flanc dont on apercevait tous les détails sans lunettes ; nos éclaireurs de cavalerie, placés sur la hauteur d'Augezd, se replièrent, et, à la nuit, se trouvèrent en avant de Telnitz et Sokolnitz.

La nuit, les deux armées occupaient les positions respectives qu'on voit dans la planche 4 de l'atlas.

Les mouvemens ennemis que l'empereur avait toujours présumés étaient alors entièrement démasqués ; il était évident que les Russes voulaient tourner la droite par les villages de Telnitz et Sokolnitz ; ils ne pouvaient faire ce mouvement qu'en occupant quatre lieues de terrain, qu'en s'enfonçant dans les vallées et en occupant faiblement les hauteurs principales.

L'empereur conçut alors qu'en faisant une manœuvre contraire à celle des Russes, en réunissant toutes ses forces de manière que l'extrémité de sa droite se trouvât placée vis-à-vis le centre de l'ennemi, il s'emparerait aisément des hauteurs

de Prazen, couperait l'armée en deux, jetterait toute la gauche russe dans les marais et les bas-fonds, où elle se trouverait prise entre l'armée et le corps du prince d'Eckmühl qui était à Nicolsbourg et dont l'avant-garde était déjà arrivée au couvent de Raygern. Il conçut encore que la ligne d'opération de l'armée russe, qui était la route d'Olmütz, serait faiblement gardée et facile à enlever, et qu'avec une bonne contenance et un peu de fortune, on vaincrait presque sans combattre cette armée qui se trouverait perdue et anéantie, quelques efforts de courage qu'elle pût faire ensuite.

A neuf heures du soir, l'empereur visita tous les bivouacs de son armée.

C'était la veille de l'anniversaire de son couronnement. Il avait fait lire aux troupes la proclamation suivante :

« Soldats,

» L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn et que depuis vous avez poursuivis constamment jusqu'ici.

» Les positions que nous occupons sont formidables, et pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite ils me présenteront le flanc.

» Soldats, je dirigerai moi-même tous vos bataillons. Je me tiendrai loin du feu, si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis; mais si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre empereur s'exposer aux premiers coups, car la victoire ne saurait hésiter dans cette journée surtout, où il y va de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

» Que, sous prétexte d'emmener les blessés, on ne dégar-

» nisse pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré de
» cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angle-
» terre, qui sont animés d'une si grande haine contre notre
» nation.

» Cette victoire finira notre campagne et nous pourrons
» reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par
» les nouvelles armées qui se forment en France, et alors la
» paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de
» moi. »

Il serait impossible de peindre l'enthousiasme des soldats à sa présence. Par un mouvement spontané, qui caractérise la confiance dont ils étaient animés, ils se communiquèrent l'idée de lui donner une illumination ; des fanaux de paille furent mis en un instant au haut de plusieurs milliers de perches, et 80,000 hommes se présentèrent au devant de l'empereur en le saluant par des acclamations qui avaient pour but ou de fêter l'anniversaire de son couronnement, ou d'annoncer que l'armée donnerait le lendemain un bouquet à son empereur. En passant devant le 28^e de ligne, qui avait beaucoup de conscrits du Calvados et de la Charente-Inférieure, l'empereur lui dit : « J'espère que les Normands se distingueront aujourd'hui. » L'empereur, qui connaît la composition de chaque régiment, disait un mot à chacun, et ce mot arrivant au cœur de ceux auxquels il était adressé, devenait leur mot de ralliement au milieu du feu. Il dit au 57^e : « Rappelez-vous qu'il y a bien des années que je vous ai surnommé le *terrible*. » Un des plus vieux grenadiers s'approche de lui et dit : « Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer; je te promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. »

L'empereur dit en entrant dans son bivouac, qui consistait dans une mauvaise cabane sans toit, que lui avaient faite les grenadiers : « Voilà la plus belle soirée de ma vie ; mais » j'éprouve du regret à penser que je perdrai plusieurs de » ces braves gens. Je sens, au mal que j'en éprouve, qu'ils » sont véritablement mes enfans ; et en vérité je me reproche » quelquefois ce sentiment, car je crains qu'il ne finisse » par me rendre inhabile à la guerre. » Si l'ennemi eût pu voir ce spectacle, il eût été épouvanté ; mais il continuait toujours ses mouvemens et courait à grands pas à sa perte.

QUATRIÈME PARTIE.

Bataille d'Austerlitz.

Le 2 décembre à minuit, et lorsque l'empereur rentrait à son bivouac, il reçut le rapport de son aide-de-camp, le duc de Rovigo, qu'il avait envoyé aux villages de Telnitz et Sokolnitz, pour s'assurer si l'ennemi avait de l'infanterie devant ces villages et en quel nombre cette infanterie pouvait être. Cet aide-de-camp lui rapporta que le baron Merle, qui commandait sur ce point, avait en présence un corps assez nombreux, non seulement de cavalerie, mais d'infanterie, qui avait pris position devant lui. « En ce cas, dit l'empereur, » il n'y a plus à hésiter ; il faut demain livrer bataille : il n'y » a plus de doute sur les faux projets qui animent les généraux de cette armée. Avant demain, à cette heure, elle sera » à nous. »

Il fait sur le champ ses dispositions, il ordonne au prince d'Eckmühl de se rendre à Raygern, de prendre le commandement de la division de son corps d'armée qui était arrivée, d'agir d'une manière indépendante et détachée, de se mettre en mouvement avant le jour, pour tâcher de joindre l'ennemi

au village de Telnitz, et, dans le cas où les Russes auraient débordé, de les contenir en les harcelant, mais de ne les attaquer vigoureusement que lorsqu'ils seraient coupés et qu'il verrait les hauteurs de Prazen occupées par nos troupes.

Il donna au duc de Dalmatie le commandement de la droite; il lui ordonna d'occuper en force, sur-le-champ, le village de Telnitz, et surtout celui de Sokolnitz, afin que ces villages ne soient point enlevés par les coureurs ennemis et qu'il ne puisse pas être obligé de faire ses dispositions pour les attaquer en règle; le plan général de la bataille demandant que l'ennemi ne s'emparât de ces villages que lorsque nous serions arrivés sur les hauteurs de Prazen. Le baron Merle, avec le 3^e régiment de ligne, le 26^e d'infanterie légère et les tirailleurs du Pò, soutenu par la cavalerie légère du baron Margaron et six pièces de canon, est chargé de la défense de ces villages.

Il ordonne au duc de Dalmatie de faire prendre à son corps les armes à petit bruit, et, à quatre heures du matin, de faire passer le ruisseau sur les ponts qu'il avait établis, ayant soin cependant de laisser assez de monde au bivouac pour entretenir les feux jusqu'au jour; de placer en avant de Kobelnitz, sur deux lignes et en colonnes d'attaque, la brigade du baron Levasseur, composée des 18^e et 75^e de ligne, et des tirailleurs corses; de former, sur trois lignes et en colonnes d'attaque, en avant de Puntowitz, les trois brigades de la division du comte Saint-Hilaire, et de disposer dans le même ordre, en avant de Girschikowitz, les trois brigades de la division du comte d'Unsbourg.

Il donne le commandement du centre au prince de Ponte-Corvo, qui reçoit l'ordre de faire partir, une heure avant le jour, le général Kellermann avec sa cavalerie légère, pour que cette cavalerie se réunisse à celle du roi de Naples; d'être

rendu lui-même, avec ses deux divisions d'infanterie, à la hauteur du quartier-général, de passer le ruisseau au village de Gischikowitz; enfin, de lier sa droite au duc de Dalmatie et sa gauche à la cavalerie du roi de Naples.

Il ordonne au roi de Naples de prévenir tous les commandans de cavalerie, et de faire ses dispositions pour réunir toute sa cavalerie à gauche du village de Girschikowitz; il lui ordonne aussi d'appuyer sa droite au prince de Ponte-Corvo et sa gauche au duc de Montebello.

Il donne au duc de Montebello le commandement de la gauche; il lui prescrit de former les divisions des comtes Suchet et Caffarelli en avant du ruisseau, d'appuyer sa droite à la cavalerie du roi de Naples, d'éclairer sa gauche avec la cavalerie légère du comte Milhau, et de laisser le comte Claparède avec le 17^e pour occuper le Santon.

Il ordonne aux ducs d'Istrie et de Reggio de se former, au point du jour, sur deux lignes en colonne serrée, par bataillons et à distance de déploiement, avec l'artillerie dans les intervalles, et la cavalerie en colonne serrée par escadron.

Les dispositions de l'ennemi étaient toutes différentes.

Le prince Bagration commandait la droite, composée de douze bataillons et quarante escadrons, et occupait les hauteurs de la poste,

Le prince Lichtenstein, avec la plus grande partie de la cavalerie, se trouvait entre le centre et la droite.

Lé général en chef Kutosof commandait le centre et garnissait les hauteurs de Prazen avec la troisième colonne forte de vingt-quatre bataillons, commandés par le général Przybyszewski, et la quatrième colonne, sous les ordres du lieutenant général Kollowrath.

Le général Buxhowden commandait l'aile gauche, composée de deux colonnes; celle du général Langeron, forte

de dix-huit bataillons, occupait les hauteurs au-dessus d'Augezd ; le général Wimpfen, à la tête de dix-huit bataillons, était à l'extrême droite et occupait le village d'Augezd.

Le général Kienmayer, avec quelque infanterie et de la cavalerie formait l'avant-garde de l'aile gauche.

La réserve, que commandait le prince Constantin, devait occuper la hauteur; le prince Repnin, la hauteur à droite de Blazovitz, où ce même prince fut ensuite présenté à l'empereur après la charge de la garde.

Par ces dispositions, l'extrémité de la droite de l'armée française se trouvait vers le centre de l'armée russe. Elle était débordée de la moitié du corps du général Kutusof, de celui du général Buxhowden et de celui du général Kienmayer.

La simplicité et la sagesse des dispositions de l'empereur animait tout le monde de la plus grande confiance. La nuit était belle et éclairée par la lune, l'immense quantité de feux des deux armées embrasait l'atmosphère. L'empereur prit trois heures de sommeil; il monta à cheval à trois heures du matin pour voir si l'ennemi avait fait des mouvemens pendant la nuit. La lune s'était couchée, le temps était devenu plus froid : à l'ivresse et aux fêtes de l'armée française avait succédé un morne silence. Tout le monde dormait. L'empereur se rendit au village de Girsehikowitz. Un régiment de dragons était de grand'garde dans la grande rue : il apprit, par le rapport des sentinelles, que les bruits de l'armée ennemie venaient de cesser; mais que jusqu'à deux heures du matin on avait entendu le mouvement de la marche des troupes qui se dirigeaient toujours sur leur gauche, c'est-à-dire, sur Telnitz et Sokolnitz. Les feux s'étaient effectivement prolongés de ce côté; ce fut un nouvel espoir de succès et une confirmation des fautes que commettait l'ennemi.

A la pointe du jour, les feux des bivouacs ennemis commencèrent à s'éteindre ; et, malgré l'obscurité, les hauteurs de Prazen paraissaient déjà dégarnies. Les dispositions prescrites par l'empereur étaient ponctuellement exécutées. L'empereur était sur le petit monticule du bivouac, environné de tous les maréchaux : il ne doutait pas que l'ennemi ne suivit l'exécution de ses projets ; mais il attendit encore, avant de donner le signal du combat, que le jour lui eût assuré qu'il persistait dans le même plan.

Cependant les cinq divisions de l'armée ennemie descendent des hauteurs à la pointe du jour, et se dirigent entre les villages de Telnitz et l'étang de Kobelnitz, avec le dessein de se porter sur Turas et de tourner toute la droite de l'armée française ; le reste de l'armée devait alors appuyer ce mouvement. Le prince Bagration, la garde impériale et la cavalerie du prince Lichtenstein devaient poursuivre sur le grand chemin de Brünn la gauche de l'armée française, qu'on supposait devoir reculer pour soutenir la droite.

A la première lueur du jour, quelques coups de fusil se firent entendre au village de Telnitz ; la fusillade devint vive, et la canonnade ne tarda pas à s'engager.

Cependant les différentes divisions de l'armée étaient placées dans des fonds, et ne pouvaient être aperçues à cause de la fumée des bivouacs et des brouillards qui, au lever du soleil, sont assez ordinaires dans les environs des marais.

Bientôt le soleil se montre ; ce jour, anniversaire du couronnement de l'empereur, où allait se passer un des plus beaux faits d'armes du siècle, parut devoir être encore une des plus belles journées de l'automne. L'obscurité qui existait encore sur les hauteurs se dissipe ; bientôt elles paraissent dégarnies de cette immense quantité de soldats qui y avaient passé la nuit ; elles paraissaient même faiblement gardées.

« Combien vous faut-il de temps, dit l'empereur au duc » de Dalmatie, pour arriver sur les hauteurs de Prazen avec » vos divisions? Moins de vingt minutes, lui répondit le duc. » En ce cas, dit l'empereur, attendons encore un quart » d'heure. »

Le feu cependant devenait toujours plus vif au village de Telnitz, où l'ennemi ne paraissait encore faire aucun progrès.

Un aide-de-camp arrive bientôt de la droite pour annoncer que la gauche de l'ennemi, qui paraissait forte de 40 à 50,000 hommes, descendait sur cinq colonnes; que déjà la masse des colonnes avait évacué les hauteurs; que l'ennemi voulait forcer les villages de Telnitz et Sokolnitz; qu'il fallait renforcer ces villages si on voulait les conserver; que rien ne pouvait résister sur ce point à cette immense supériorité. On sent que cet officier ignorait que l'abandon de ces villages entraînait dans les plans de l'empereur.

Napoléon donne le signal : le roi de Naples, le prince de Ponte-Corvo, les ducs de Montebello et de Dalmatie partent au galop, il était environ huit heures et demie.

L'empereur dit en passant sur le front de bandière : « Sol- » dats, il faut finir cette campagne par un coup de ton- » nerre qui confonde l'orgueil de nos ennemis. » Et aussitôt les chapeaux au bout des baïonnettes et les cris de *vive l'empereur!* devinrent le véritable signal du combat.

Les voltigeurs des divisions des comtes d'Unsbourg et de Saint-Hilaire commencent le feu. En un moment ces divisions gravissent les hauteurs en colonnes et l'arme au bras. La cavalerie du roi de Naples s'ébranle; la gauche, commandée par le duc de Montebello, s'avance. Une canonnade terrible s'engage sur toute la ligne; deux cents pièces de canon, tonnant presque à la fois, et 200,000 hommes aux prises, formaient un bruit épouvantable.

L'ennemi cependant s'aperçoit de ce mouvement sur son centre, et renforce les hauteurs de tout ce qu'il peut trouver de disponible, sans garder ni rang de division, ni rang de colonne. Il place partout, et au hasard, des bataillons en bataille. Le général Kutusof, qui commandait le centre, s'avance avec toute sa réserve : faible et vaine ressource ? Cette armée surprise pendant une marche de flanc, se croyant attaquante et se voyant attaquée, se regarde déjà comme à demi battue.

Cependant le général Kutusof prend toutes les mesures qui dépendent de lui ; il sent que le sort de la bataille est attaché à la possession des hauteurs de Prazen ; l'armée française, qu'il voit sur trois lignes, en colonnes serrées, marchant, et n'ayant pour but que de s'emparer des hauteurs, lui fit pressentir le destin de cette journée.

L'empereur de Russie et le général Kollowrath, qui avaient dû retarder leur mouvement pour donner le temps aux autres colonnes de filer, aperçoivent l'armée française au moment où son mouvement en avant, la faisant sortir des brouillards des marais, la montre à mi-côte, près d'arriver sur le sommet des hauteurs.

A peine le général Kutusof a-t-il le temps de mettre en bataille la quatrième colonne, d'envoyer quelques bataillons dans le village de Prazen et de faire quelques dispositions de cavalerie, que le 10^e d'infanterie légère du comte Saint-Hilaire, négligeant le village, passe le ruisseau et marche droit sur les hauteurs ; le duc de Dalmatie ayant conçu que l'attaque du village le retarderait, et sentant l'importance de couronner les hauteurs dans le premier moment de surprise et de crainte. A cent-cinquante pas, le 10^e engage le feu, culbute l'ennemi et s'empare de sa position. Le comte Morand, qui commandait l'avant-garde, était soutenu par la brigade du gé-

néral Thiébaud, composée des 14^e et 36^e régimens de ligne.

Le général Waré avec la 3^e brigade, formée des 43^e et 55^e de ligne, tourne la gauche du village, couronne les hauteurs, prend en flanc deux régimens russes destinés à soutenir ce village, les attaque encore mal formés et les renverse. L'ennemi évacue Prazen ; il est poursuivi : le désordre et l'épouvante se propagent dans ses rangs.

La division du comte d'Unsbourg arrivait en ce moment à la hauteur de la brigade du général Waré : elle attaque sur-le-champ la quatrième colonne que le général Kutusof venait de ranger en bataille. Elle était formée sur plusieurs lignes et refusait sa droite, placée sur les sommités du terrain vers Krzenowitz. Ces sommités étaient hérissées de bouches à feu. La première ligne est enfoncée et son artillerie prise ; la seconde est culbutée, et la cavalerie qui la soutenait fuit en désordre. Six bataillons, qu'un mamelon masquait dans leur mouvement, manœuvraient pour tourner la gauche de la division ; le 4^e de ligne lès attaque de front ; le baron Schiner, avec le 24^e d'infanterie légère prend en flanc l'ennemi, l'aborde sans tirer un coup de fusil et le taille en pièces. Un régiment russe et le régiment de Salzbourg, autrichien, périssent presque en entier.

Cependant le roi de Naples avec toute sa cavalerie s'était porté au village de Blazowitz. La cavalerie ennemie, qui, au premier moment, était accourue pour soutenir la quatrième colonne est arrêtée brusquement dans son mouvement, retourne pour prendre sa première position, appuie la gauche du prince Bagration et coopère à la défense du village de Blazowitz, où devaient arriver la garde impériale et les deux empereurs.

Blazowitz était occupé par 1,200 Russes. Le général Ulanus avait placé trois bataillons dans les villages de Kruh et

de Holubitz et les hauteurs de Kruh étaient armées d'une artillerie formidable. Une nuée de Cosaques masquait les dispositions de la cavalerie ennemie.

Les Cosaques se dissipent, et au même instant l'artillerie de position vomit un feu terrible sur la cavalerie légère du général Kellermann, que le général Essen charge aussitôt avec les hulans de la garde impériale russe. Les chasseurs passent dans les intervalles de l'infanterie ; les hulans les suivent jusqu'aux batteries et essuient à bout portant le feu de la mousqueterie de la division du comte Caffarelli. Plusieurs charges se répètent avec le même succès. L'infanterie inébranlable fournit toujours un feu nourri. Les régimens des généraux Kellermann et comte Walther prennent huit pièces de canon et renversent tout ce qui veut leur résister. Le baron Corbineau, colonel, prend un drapeau au milieu d'un bataillon russe. Le comte Sébastiani attaque l'ennemi en flanc et le force de fuir en désordre.

Pendant ce temps, le duc de Montebello fait attaquer Blazowitz par le 13^e d'infanterie légère, soutenu par le 17^e de ligne. La division du comte Suchet marche à l'infanterie du prince Bagration, dont l'extrémité droite dirige d'inutiles attaques sur le Santon, où elles sont contamment repoussées par le comte Claparède et le 17^e d'infanterie légère.

Cependant, la gauche de l'ennemi continuait ses attaques. Le général Stuterheim, à la tête de quelques bataillons autrichiens, avait d'abord emporté la hauteur près de Telnitz.

La première colonne russe, qui suivait l'avant-garde autrichienne, attaqua vivement le village de Telnitz. Les tirailleurs du Pô et le 3^e régiment, profitant des vignes, des fossés, des maisons, et suppléant au nombre par le courage, résistèrent long-temps ; mais ils durent enfin céder au nombre et ils se replièrent derrière Sokolnitz. L'ennemi

se fortifiait déjà en avant du village, lorsque le prince d'Eckmühl, arrivant de Raygern à neuf heures avec la division du comte Friant et les dragons du comte Bourcier, marcha à l'ennemi et reprit le village de Telnitz.

Les rues et les maisons furent jonchées de morts, et cinq pièces de canon furent prises; on fut obligé d'en abandonner deux, faute de chevaux pour les ramener.

Le 108^e, qui fut presque toujours mêlé avec l'ennemi, lui enleva deux drapeaux.

Les Russes, culbutés, épouvantés, et dans le plus grand désordre, étaient sur le point de mettre bas les armes et parlaient déjà, lorsque le 26^e régiment d'infanterie légère, qui faisait partie de la division du comte Legrand, formée sur la gauche et en arrière de Sokolnitz, vint se placer derrière le ruisseau, en avant duquel combattait le 108^e régiment; le brouillard ne lui permettant pas de connaître nos troupes, ce régiment engagea un feu très vif, qui fit beaucoup souffrir la brigade du comte Heudelet. Les Russes reprirent alors les armes, tandis que quelques uns de leurs bataillons d'autres troupes se déployèrent en plusieurs lignes sur la hauteur de Telnitz, y établirent des batteries et s'emparèrent une seconde fois du village; ils l'occupèrent par quelques bataillons, firent passer la cavalerie du général Kienmayer en avant du défilé, et attendirent, pour se porter en avant, que la communication fût bien établie avec les deuxième et troisième colonnes. Ils attendirent sans doute aussi l'issue du combat sur les hauteurs de Prazen.

Il était dix heures.

Depuis près de deux heures, les deuxième et troisième colonnes attaquaient avec vigueur le village de Sokolnitz; leur attaque était protégée par une batterie de douze pièces de

canon. Le baron Margaron place ses six pièces d'artillerie légère dans une bonne position et il s'établit une forte canonade qui abîma le village.

La division du comte Legrand, accablée par les deuxième et troisième colonnes russes, fut enfin obligé d'évacuer Sokolnitz et de se retirer sur les hauteurs en arrière; l'ennemi se déployait et manœuvrait pour couper la communication du comte Friant avec le comte Legrand.

Alors le prince d'Eckmühl laisse le comte Bourcier avec sa cavalerie pour contenir l'ennemi devant Telnitz, et marche avec les cinq régimens du comte Friant sur Sokolnitz.

Le baron Margaron charge avec sa cavalerie, pendant que le général Lochet, à la tête du 48^e, marche à l'ennemi, secondé par la brigade du baron Kister et le 111^e. Les Russes, enfoncés et culbutés, sont poursuivis jusque dans le village qu'ils abandonnent; le 48^e s'empare de deux drapeaux et de six pièces de canon.

Mais l'ennemi, auquel son immense supériorité permettait de renouveler sans cesse ses attaques avec de nouvelles troupes, parvint à repousser le 111^e, qui tenait la gauche du village de Sokolnitz; et le 48^e fut alors livré à lui-même pendant près de trois quarts d'heure. Le général Lochet, resté avec ce régiment, eut à soutenir le combat dans les rues, dans les granges et dans les maisons.

Pour dégager le 48^e, le comte Friant se porte sur Sokolnitz avec la brigade du baron Kister et parvient à repousser un moment l'ennemi; il jette aussitôt dans le village le 15^e régiment d'infanterie légère; ce régiment, composé en grande partie de conscrits, s'y couvrit de gloire, mais ne put encore débarrasser le 48^e; il fut repoussé, ainsi que le 33^e, après la plus vive résistance. Cette brigade ne tarda pas à être ralliée et ramenée au combat.

Cependant le centre de l'ennemi renouvelait ses efforts pour reprendre le plateau de Prazen qu'occupaient les 10^e, 14^e, 36^e et 43^e régimens : la gauche de la troisième colonne, commandée par le général Kamensky, qui se trouvait à portée, avait fait front, et menaçait la droite du comte Saint-Hilaire. Les deux régimens russes de la deuxième colonne, Fanagorisky, grenadiers, et Rhyasky, mousquetaires, qui étaient restés en réserve sur la hauteur que cette colonne avait occupée pendant la nuit, s'étaient joints au général Kamensky et aux brigades autrichiennes Jurczek et Rottermund. Une vingtaine de bataillons, occupant une ligne très étendue à la naissance du revers tombant sur Augezd et Hostieradeck, s'avancent avec une nombreuse artillerie pour envelopper les quatre régimens français. La droite de cette ligne, à l'aide d'une supercherie, arrive jusqu'à trente pas sans essayer de feu, deux officiers avaient crié en se portant en avant : « Ne tirez pas, nous sommes Bava-rois. »

Dès que cette ruse est reconnue, les deux bataillons du 36^e, un bataillon du 14^e et un autre du 10^e, fondent avec fureur sur cette partie de la ligne, la culbutent et la dispersent ; le comte Saint-Hilaire est blessé et le colonel Mazas est tué.

Le reste de cette ligne continuait son mouvement ; le second bataillon du 10^e s'avance et est repoussé ; trois de nos bataillons allaient se trouver aux prises avec quinze bataillons ennemis, lorsque le baron Levasseur, resté en réserve en avant de Kobelnitz, avec les tirailleurs corses et les 18^e et 75^e régimens de ligne, s'élance avec sa brigade sur le flanc gauche de cette colonne, tandis que le comte Morand, avec le 1^{er} bataillon du 14^e et les deux bataillons du 10^e, charge l'ennemi de front, le culbute et le précipite dans les ravins d'Augezd et de Nusle.

La queue de la colonne qui attaquait Sokolnitz, suit le

mouvement du baron Levasseur ; mais elle est contenue par l'artillerie que commandait, sur la hauteur, le chef de bataillon Fontenay, et bientôt culbutée elle-même ; le comte Saint-Hilaire est enfin maître du plateau.

Pendant ce temps, le comte d'Unsbourg avec sa division, et le général Varé avec le 55^e, achevaient de chasser l'ennemi de ses positions, lui enlevaient son artillerie, et le jetaient dans les bas-fonds de Klein-Hostieradeck.

Le prince de Lichtenstein accourut avec une partie de sa cavalerie pour couvrir la retraite de la quatrième colonne, dont les débris se retirèrent sur Satschan, et nous abandonnèrent entièrement les hauteurs de Prazen.

A la gauche, le village de Blazowitz avait été emporté après une vive résistance. Pendant que le 17^e emmenait les 1,200 prisonniers faits à ce village, un corps de cavalerie ennemie débouchait sur le flanc droit de ce régiment ; le général Debilly fit aussitôt former en bataillon carré le 61^e, qui fut placé en seconde ligne derrière le 17^e ; ce mouvement fut exécuté avec tant de rapidité que la cavalerie ennemie se trouva engagée entre ces deux régimens et écrasée par leur feu réuni.

Cette cavalerie, dans la confusion causée par sa défaite, s'efforçant de se frayer un passage, sabra les Autrichiens qu'elle ne reconnaît plus. Le roi de Naples ne peut croire qu'elle est russe ; en voyant ce combat, il la prend pour un corps bavarois et fait cesser le feu ; mais bientôt il s'aperçoit de l'erreur. Exposé à de grands dangers, il se voit obligé de charger l'ennemi avec son escorte et les officiers de son état-major ; il fait ensuite avancer la première division de grosse cavalerie aux ordres du comte Nansouty. Jamais on ne vit une charge plus brillante. Jaloux de soutenir leur ancienne réputation, les carabiniers et les deux régimens de cuirassiers

enfoncent les escadrons ennemis et les forcent de se replier sur leur seconde ligne ; les 2^e et 3^e de cuirassiers, placés en seconde ligne, se mettent alors en mouvement, et rien ne peut résister à leurs charges successives ; l'ennemi voit ses rangs éclaircis par le grand nombre de morts et de blessés qui sont sur le champ de bataille ; il fuit en désordre, en nous laissant entièrement maîtres des hauteurs de Blazowitz et de Kruh.

Pendant ce temps, l'infanterie du prince Bagration, ayant sa gauche appuyée au village de Kruh et aux batteries formidables qui le flanquaient, avançait sa droite soutenue par les Cosaques. Le duc de Montebello fait faire à la division du comte Suchet un changement de front, l'aile droite en avant, tandis que la division du comte Caffarelli, secondant la belle charge des carabiniers, marche à l'attaque du plateau et du village de Kruh, et y prend huit pièces de canon et 1,500 hommes. La seconde ligne du comte Suchet, qui jusque là avait marché en colonne d'attaque, se déploie, tandis que la première, en colonnes serrées, marche à l'ennemi, l'ébranle et le culbute ; les cuirassiers du général d'Hautpoult le sabrent au même moment. Le général Valhubert a la cuisse emportée d'un boulet de canon, quatre soldats se présentent pour l'enlever : « Souvenez-vous de l'ordre du » jour, leur dit-il d'une voix de tonnerre, et serrez vos » rangs ; si vous revenez vainqueurs, on me relevera après la » bataille ; si vous êtes vaincus, je n'attache plus de prix à la » vie. » Les Russes rompus d'abord, puis pelotonnés, serrés, hérissés de lances, présentent l'aspect des phalanges de l'antiquité, mais ne peuvent arrêter nos intrépides bataillons, qui se portent contre eux au pas de charge. Les cuirassiers s'élancent de nouveau sur l'ennemi, jonchent le champ de

bataille de morts et de blessés, font 3,000 prisonniers et enlèvent vingt pièces de canon.

L'ennemi est culbuté dans les ravins de Holubitz, derrière Kruh, et va se rallier sur les hauteurs de Rausnitz et d'Austerlitz.

Il était midi.

Déjà le prince de Ponte-Corvo avait occupé la position du centre; la division du baron de la Raffinière était sur la hauteur Repnin; la division du comte d'Erlon manœuvrait sur la gauche.

L'empereur, avec son fidèle compagnon de guerre le prince de Neufchâtel et de Wagram, son premier aide-dé-camp le duc d'Abrantès et tout son état-major, se trouvait en réserve avec les dix bataillons de la garde et les dix bataillons de grenadiers du duc de Reggio, dont le duc de Frioul commandait une partie.

Cette réserve était rangée sur deux lignes, en colonne par bataillon, à distance de développement, ayant dans les intervalles quarante pièces de canon servies par les canonniers de la garde. C'est avec ces forcés que l'empereur avait le projet de se précipiter partout où il serait nécessaire. On peut dire que cette réserve seule valait une armée.

A peine ce renfort était-il arrivé au centre, que l'empereur fit marcher le comte d'Unsbourg pour appuyer le comte Saint-Hilaire, qu'il avait déjà fait renforcer d'une division de dragons.

Tous les officiers expérimentés, tant autrichiens que russes, voyaient que la journée était perdue; l'horrible position des deux tiers de l'armée, cernés dans des bas-fonds et des marais, montrait dans toute leur horreur les suites et les catastrophes de cette journée. L'ennemi n'avait plus qu'un

parti à prendre, sinon pour ressaisir la victoire, du moins pour dégager sa gauche et prévenir par une retraite sa ruine totale : c'était de réunir toutes ses réserves des troupes d'é-lites russes qui n'avaient pas encore combattu, et de marcher avec toutes les forces à l'attaque des hauteurs, pendant que le général Buxhowden, avec les troupes de l'aile gauche, marchait de son côté.

La tête de cette réserve déboucha du village de Krzenowitz ; son premier bataillon est culbuté par un bataillon du 4^e régiment de ligne, que le comte d'Unsbourg avait laissé avec le 24^e d'infanterie légère pour garder la gauche des hauteurs de Prazen.

Un bataillon de ce régiment s'étant trop avancé est à son tour cerné par la cavalerie. Il n'a que le temps de se réfugier derrière le corps du prince de Ponte-Corvo, qui prenait position à cent pas de là.

Mais l'empereur, qui sentait que ce mouvement de l'ennemi devenait sa seule ressource, était arrivé avec sa réserve sur la hauteur Repnin. Il envoya sur-le-champ le duc d'Istrie avec ses invincibles pour soutenir le prince de Ponte-Corvo.

Le duc d'Istrie détache deux escadrons de chasseurs de la garde et les mameloucks pour dégager le bataillon du 4^e, et les fait soutenir par deux escadrons de grenadiers, commandés par le colonel Dallemagne. Il envoie sur sa droite, pour contenir une colonne de quatorze escadrons qui débouchaient sur son flanc, le comte Ordener, avec trois escadrons, soutenus à droite par l'escadron du prince Borghèse en échelons et à gauche par l'artillerie de la garde.

Les deux escadrons de chasseurs passent dans les intervalles de la division du comte d'Erlon, dégagent le bataillon du 4^e, mettent en désordre la cavalerie ennemie, la renversent sur l'infanterie qu'ils sabrent aussitôt ; mais bientôt, accablés

par le nombre, ils se rallient entre la division du comte d'Erlon et les deux escadrons de réserve.

La division du comte d'Erlon engagea un feu très vif de mousqueterie avec la garde russe. Bientôt l'infanterie marche au pas de charge; les grenadiers et les chasseurs de la garde chargent l'ennemi; en un instant le champ de bataille est couvert de morts et de blessés. Vainement le prince Repnin accourt avec les chevaliers de la garde pour rétablir l'affaire, il est lui-même blessé et fait prisonnier; infanterie et cavalerie fuient pêle-mêle, dépassent dans le plus grand désordre le ruisseau de Krzenowitz. Le 27^e régiment entre avec l'ennemi dans le village et s'en rend maître.

Le prince Repnin, un grand nombre d'officiers de distinction et quatorze pièces de canon restent en notre pouvoir.

Couvert de son sang et de celui de l'ennemi, le comte Rapp vient donner à l'empereur les détails de cette action, et lui présente le prince Repnin, commandant les chevaliers de la garde impériale de Russie et quelques uns des prisonniers les plus distingués. L'un d'eux, officier d'artillerie, se jette au devant de son cheval et invoque la mort. « Je suis » indigne de vivre, s'écria-t-il, j'ai perdu mes canons » — « Jeune homme, lui répond avec bonté l'empereur, j'apprécie vos larmes; mais on peut être battu par mon armée » et avoir encore des titres à la gloire. »

Ainsi une seule charge de la garde impériale et la fusillade de la division du comte d'Erlon rendirent inutile cette tentative des Russes, qui était leur seule ressource. Dans la situation de la journée, dans la position qu'occupaient le prince de Ponte-Corvo et la réserve, l'ennemi n'aurait pas rouvert la communication avec sa gauche, quand il aurait eu 40,000 hommes de troupes fraîches.

Dès ce moment l'ennemi n'eut plus aucune espérance et

ne tenta plus aucune attaque importante ; le feu se soutint cependant encore plusieurs heures à l'extrémité de la gauche de l'ennemi.

Ces corps, cernés de tous côtés dans des bas-fonds, se battaient pour disputer leur vie ou chercher une retraite ; mais ils ne se battaient plus pour la victoire. Jamais plus belle journée ne fut décidée en moins de temps. On se battit le reste du jour ; mais on peut appeler les divers combats qui eurent lieu, des combats particuliers de brigade à brigade, de régiment à régiment. C'était la résistance de braves troupes qui ne voulaient point céder sans se battre, mais qui sentaient que depuis long-temps la victoire était décidée.

Il était à peine une heure, et déjà le combat avait cessé au centre et à la gauche ; toutes les hauteurs de la maison de poste et de Prazen étaient en notre pouvoir, avec les bagages, l'artillerie et un grand nombre de prisonniers. Les villages seuls de Telnitz et de Sokolnitz étaient encore à l'ennemi.

La victoire, décidée depuis long-temps, n'avait pas été un moment douteuse ; pas un homme de la réserve n'avait été nécessaire et n'avait paru au combat ; pas un corps n'avait fait un mouvement rétrograde : aussi l'empereur disait-il : « J'ai donné trente batailles comme celle-ci ; mais je n'en ai vu aucune où la victoire ait été aussi prononcée et les destins si peu balancés. » La garde à pied de l'empereur, qui n'avait pu donner, en pleurait de rage, et demandait avec instance à se battre. « Réjouissez-vous, lui dit l'empereur, vous devez donner en réserve : tant mieux, si l'on n'a pas besoin de vous aujourd'hui. »

Le comte d'Unsbourg avait rejoint le comte Saint-Hilaire, et tout le corps d'armée du duc de Dalmatie était réuni sur les hauteurs de Prazen, excepté la brigade du baron Merle,

qui combattait avec la division du comte Friant de l'autre côté de Telnitz.

Le duc de Dalmatie fait alors descendre sur le mamelon Saint-Antoine la division du comte Saint-Hilaire, et envoie un bataillon du 28^e sur la route d'Augézd à Hostieradeck, pour intercepter cette retraite à l'ennemi.

La première colonne, renforcée des débris des 3^e et 4^e, était formée dans les vignes, au bas d'Augézd et en avant de Sokolnitz, elle couvrait une partie des parcs d'artillerie de l'armée et voulut charger la division du comte Saint-Hilaire; elle gravissait déjà le côteau, quand la division du comte d'Unsbourg arriva. Le baron Ferrey marche aussitôt à sa rencontre. En même temps, le comte Saint-Hilaire et le baron Lévassé descendent sur cette ligne, qui fait d'abord un mouvement sur Kobelnitz, et bientôt, par la droite, effectue sa retraite sur Telnitz.

Cependant l'empereur, aussitôt après la déroute de la garde russe, avait laissé le corps du prince de Ponte-Corvo en position sur les hauteurs de Krzenowitz et avait fait avancer à grand pas la division de grenadiers de sa garde pour terminer le combat à la droite, le seul point où l'ennemi se défendait encore. Son opiniâtreté à Telnitz et à Sokolnitz assurait sa perte.

Il était dix heures, lorsque l'empereur arriva avec sa garde et la réserve des grenadiers sur les hauteurs au-dessus d'Augézd.

Il laisse les grenadiers du duc de Reggio sur les hauteurs de Prazen, occupe avec sa garde la hauteur de la chapelle Saint-Antoine, fait marcher le corps du duc de Dalmatie pour achever de détruire l'aile gauche des ennemis et le fait soutenir par la cavalerie, avec la moitié de l'infanterie de sa

garde ; il envoie le duc de Frioul avec ses grenadiers du côté de Kobelnitz , pour couper toute retraite à l'ennemi.

Il ordonne au prince de Neufchâtel et de Wagram de se rendre à la droite : « « Voyez , lui dit-il , ce que c'est encore » que cette canonnade avec ce feu de mousqueterie et faites » que cela finisse. »

Les deux colonnes qui se trouvaient sur Sokolnitz avaient persisté à suivre le premier projet de se porter sur Brünn par Schlapanitz et Turas. Depuis le matin les divisions des comtes Legrand et Friant soutenaient sur ce point un combat que le nombre de l'ennemi rendait très inégal.

La brigade du baron Kister était débordée par sa gauche , lorsque le comte Friand , faisant faire très à propos un changement de front au 33^e régiment , rallia ses trois brigades , et se précipita sur l'ennemi au moment où le comte Saint-Hilaire faisait attaquer le château de Sokolnitz par le 36^e régiment. Pendant ce temps , le 14^e régiment tournait le village par la gauche , et le comte Morand , avec le 10^e d'infanterie légère et le 43 de ligne , se portait de l'autre côté du village par la digue des étangs de droite , pour couper toute retraite à l'ennemi.

Le général Thiébaud venait d'être blessé ; le comte Saint-Hilaire , oubliant aussi qu'il l'était depuis le commencement de l'action , se trouvait à la tête de l'attaque. Fort de sa position , l'ennemi défend le château avec opiniâtreté ; mais il cède enfin à la valeur du 36^e , qui , poursuivant ses succès malgré la perte considérable qu'il venait d'essuyer , va se réunir au 33^e et au 111^e. Ces trois régimens le chargent en même temps , l'enfoncent et le taillent en pièces ; en un instant la plaine est jonchée de morts et de blessés ; le carnage semble redoubler la fureur , et 5,000 hommes sont égorgés ou pris dans ces défilés. L'artillerie et les caissons

tombent en notre pouvoir. Le général Wimpfen se rend à un détachement commandé par le lieutenant baron Sopransi.

Une colonne ennemie de 3,000 hommes, ayant à sa tête trois généraux, avait débouché de Sokolnitz et dépassé la gauche du comte Legrand. La cavalerie légère du 4^e corps d'armée aperçoit cette colonne. Le baron Franceschi venait d'arriver avec le 8^e de hussards, après avoir fait une marche forcée pour se trouver à la bataille : il charge de front sans prendre haleine ; et, saisissant le général qui commandait cette ligne, il le somme de se rendre avec sa troupe : tous à l'instant mettent bas les armes. Les 11^e et 26^e de chasseurs avaient manœuvré pour prendre cette colonne en flanc ; mais le 8^e de hussards les prévint, contre toute attente.

Le comte Legrand, placé pendant toute la journée à un poste très difficile, avait, par son sang froid, sa valeur et ses manœuvres, obligé une colonne de 1,200 hommes, qui avait déjà atteint Kobelnitz, à se jeter dans les marais, où elle fut noyée en grande partie. Le reste, en cherchant à gagner Schlapanitz, fut fait prisonnier.

La brigade de grenadiers, commandée par le comte Dupas, sous les ordres du duc de Frioul, arrivait sur le ruisseau ; elle y manœuvra de manière à serrer et à tourner un corps de 5,000 hommes que poursuivaient le 10^e d'infanterie légère et le 43^e, commandés par le comte Morand, et lui fit rendre les armes.

Les troupes qui avaient été dirigées sur la droite, devenant alors en partie inutiles, la brigade du baron Ferrey reçut ordre de se porter rapidement à la gauche pour seconder l'attaque que dirigeait le comte d'Unsbourg, sur les hauteurs entre Augezd et Telnitz. L'ennemi venait d'y réunir le reste de ses forces, tant en infanterie qu'en cavalerie, et avait

pour les soutenir un parc de trente-six pièces de canon qui vomissaient depuis une demi-heure le feu le plus terrible.

Au même instant, l'empereur envoie quelques escadrons et l'artillerie de sa garde sur le flanc droit de l'ennemi, pour le resserrer entre les étangs.

Les Russes veulent hâter leur retraite ; mais il ne leur restait que la digue entre les lacs pour l'effectuer.

L'armée française, appuyée aux lacs par ses deux ailes, près Augezd et Menitz, était maîtresse de tous les débouchés, et l'ennemi, cerné de toutes parts, présente bientôt un horrible spectacle ; il espère se sauver sur les étangs glacés ; plusieurs milliers d'hommes, 36 pièces de canon, une grande quantité de caissons et de chevaux s'engagent sur ces étangs. Les 24 pièces d'artillerie de la garde brisent la glace et vomissent la mort. Des colonnes entières sont englouties, et du milieu de ces lacs immenses on entend s'élever les cris de plusieurs milliers d'hommes qu'on ne peut secourir. Tout ce qui se trouvait le plus près de la digue défend ce passage en hommes désespérés, et place ce qui restait d'artillerie sur la hauteur qui couvre la tête de la digue ; la cavalerie du général Kienmayer la soutient pour donner le temps à l'infanterie de se rallier.

Le comte Gardanne, aide-de-camp de l'empereur, fait plusieurs charges avec une division de dragons, déjà fatiguée du service de la nuit et des combats de la journée. Dans un mouvement rétrograde, lorsque la cavalerie ennemie s'avançait à sa poursuite, le chef d'escadron Digeon, avec six pièces d'artillerie de la garde, chargées à mitraille, rompt les escadrons ennemis. Les trois divisions du duc de Dalmatie arrivent bientôt et s'avancent au pas de charge. La cavalerie autrichienne veut arrêter leur marche ; mais deux escadrons de la garde, réunis aux dragons, la culbutent.

La hauteur et l'artillerie qui la défendait, dernier espoir de l'ennemi, sont emportées. La hauteur est garnie de l'artillerie française. Les débris de l'armée se jettent dans les étangs ou fuient vers Menitz, déjà occupé par le comte Friant. Sans ressource, sans retraite, foudroyés par l'artillerie de la garde, ces malheureux, saisis d'épouvante, se jettent sur les glaces, et presque tous y trouvent la mort.

Le soleil achevait alors sa carrière, et ses derniers rayons réfléchis par la glace vinrent éclairer cette scène d'horreur et de désespoir. C'est ainsi qu'on avait vu dans la journée d'Aboukir 18,000 Turcs, poursuivis par le vainqueur, se jeter à la mer et s'y engloutir.

Il ne restait plus que quelques débris qui s'étaient échappés par les digues. L'empereur, toujours infatigable, aussi ardent à compléter la défaite qu'à fixer la victoire, ordonne au duc d'Abrantès, son premier aide-de-camp, qui arrivait de Lisbonne, de poursuivre l'ennemi à la tête d'une division de dragons, tandis que deux escadrons de la garde, commandés par le major Dallemagne, tournaient les étangs au-dessus de Menitz; on fit encore 2,000 prisonniers; on prit plusieurs drapeaux et 11 pièces de canon; le reste ne dut son salut qu'à la nuit.

L'ennemi perdit dans cette journée 8,000 hommes tués, 15,000 blessés, 23,000 prisonniers, dont 273 officiers, 10 colonels, 8 généraux, 180 pièces de canon, dont 143 russes, 150 caissons, enfin plus de 50 drapeaux.

L'armée française eut 1,500 hommes tués sur le champ de bataille, 4,000 blessés, dont neuf officiers-généraux; elle perdit si peu de prisonniers que l'ennemi, ne jugeant pas à propos de les garder, les renvoya le lendemain.

Le général Valhubert, mort des suites de sa blessure, écrivit à l'empereur, une heure avant de mourir: « J'aurais

» voulu faire plus pour vous ; je meurs dans une heure. Je
» ne regrette pas la vie, parce que j'ai participé à une vic-
» toire qui vous assure un règne heureux. Quand vous
» songerez aux braves qui vous étaient dévoués, pensez à
» ma mémoire. Il me suffit de vous dire que j'ai une famille ;
» je n'ai pas besoin de vous la recommander. »

Le comte Saint-Hilaire, blessé au commencement de l'action, resta toute la journée sur le champ de bataille et se couvrit de gloire. Les généraux de division Kellermann et comte Walther, les généraux de brigade Thiébaud, comte Sébastiani, Dumont, Marilli, les comtes Compans et Rapp, aides-de-camp de l'empereur, furent blessés. C'est ce dernier qui, en chargeant à la tête des grenadiers de la garde, avait pris le prince Repnin, commandant les chevaliers de la garde impériale russe.

La garde eut à regretter le colonel des chasseurs à cheval Morland, tué d'un coup de mitraille en chargeant l'artillerie de la garde impériale russe.

Le colonel Mazas, du 14^e de ligne, fut tué, ainsi que le chef d'escadron Chaloppin, aide-de-camp du prince de Ponte-Corvo, et plusieurs autres colonels et chefs de bataillon.

Le baron Corbineau, écuyer de l'impératrice, commandant le 5^e régiment de chasseurs à cheval, eut quatre chevaux tués : au cinquième, il fut blessé lui-même en enlevant un drapeau.

Le comte Friant eut quatre chevaux tués sous lui. Les colonels barons Couroux et Dumoutier se firent remarquer.

Lebas, chasseur au 10^e d'infanterie légère, a le bras gauche emporté par un boulet de canon. « Aide-moi, dit-il à son camarade, à ôter mon sac, et cours me venger. » Il met ensuite son sac sous le bras droit et marche vers l'ambulance.

Le général Thiébaud, dangereusement blessé, était transporté par quatre prisonniers russes ; six Français blessés l'aperçoivent, écartent les prisonniers russes et saisissent le brancard en disant : « C'est à nous seuls qu'appartient l'honneur » de porter un général français ! »

Les traits de courage furent si nombreux, qu'au moment où le rapport s'en faisait à l'empereur, il dit : « Il me faut » toute ma puissance pour récompenser dignement tous ces » braves gens. »

Les colonels Lacour, du 5^e de dragons ; le baron Digeon, du 26^e de chasseurs ; le baron Bessièrre, du 11^e de chasseurs, frère du duc d'Istrie ; le baron Gérard, colonel aide-de-camp du prince de Ponte-Corvo ; Marès, colonel aide-de-camp du prince d'Eckmühl, furent blessés.

Les chefs de bataillon Perrier, du 36^e régiment d'infanterie de ligne ; Guye, du 4^e de ligne ; le baron Sohweite, du 57^e de ligne ; les chefs d'escadron Grumblot, du 2^e régiment de carabiniers ; Didelot, du 9^e de dragons ; Boudichon, du 4^e de hussards ; le chef de bataillon du génie, Abrissot ; les chefs de bataillon Babin et Mobilliard, du 55^e de ligne ; Profil, du 43^e, et les chefs d'escadron Trévilli, du 26^e de chasseurs, et David, du 2^e de hussards, les chefs d'escadron de chasseurs de la garde impériale, Bayermann, Bohn et Thierry, furent aussi blessés.

Le capitaine Thervi, des chasseurs à cheval de la garde, est mort des suites de ses blessures.

Le capitaine Geist, les lieutenans Bureau, baron Barbenègre, Guyot, Fournier, Adet, Bayeux et Beuno des chasseurs à cheval de la garde, et les lieutenans Menager et Rollet, des grenadiers à cheval de la garde, reçurent aussi des blessures.

Les voltigeurs rivalisèrent avec les grenadiers. On citerait

le 43^e, le 55^e, le 14^e, le 36^e, le 40^e, le 17^e, et les bataillons des tirailleurs corses et du Pô, si l'on pouvait nommer quelques corps ; mais ce serait une injustice pour les autres : tous ont fait des prodiges ; il n'y avait pas un officier, pas un général, pas un soldat, qui ne fût décidé à vaincre ou à périr.

La cavalerie française se montra avec supériorité.

Les soldats du train méritent les éloges de l'armée. L'artillerie fit un mal épouvantable à l'ennemi. Quand on en rendit compte à l'empereur, il dit : « Ces succès me font plaisir ; » car je n'oublie pas que c'est dans ce corps que j'ai commencé » ma carrière militaire. »

Ainsi éclate ce coup de foudre, si souvent prédit par l'empereur, pour la fin de cette immortelle campagne. Ainsi finit cette journée mémorable, que le soldat se plaît à nommer la *journée de l'Anniversaire*, que d'autres ont nommée la *bataille des trois Empereurs*, et que Napoléon a désignée sous le nom de bataille d'Austerlitz.

C'est aux confins de la Hongrie, de la Pologne, de la Silésie, de la Bohême, dans les champs de la Moravie, où, des deux extrémités du monde, se trouvaient réunis le sauvage du Kamtchatka et l'habitant du Finistère, que la destinée avait marqué le terme de cette supériorité de l'infanterie russe, trop long-temps et trop facilement établie, de ce prestige d'une puissance militaire née subitement dans le siècle dernier, de cette influence politique usurpée sur l'Europe et désormais renfermée dans les bornes fixées par l'intérêt des peuples et de la civilisation : c'est là que l'armée française célébrait l'anniversaire du jour où la France reconnaissante avait décerné à Napoléon le diadème impérial, voulut ceindre son auguste front de la couronne de triomphateur.

CINQUIÈME PARTIE.

Mouvements depuis la bataille d'Austerlitz jusqu'à l'armistice.

Le soir de la journée et pendant plusieurs heures de la nuit, l'empereur parcourut le champ de bataille et fit enlever les prisonniers : spectacle horrible, s'il en fut jamais. L'empereur, monté sur des chevaux très vites, passait avec la célérité de l'éclair, et rien n'était plus touchant que de voir ces braves gens le reconnaître sur-le-champ. Les uns, oubliant leurs souffrances disaient : « Au moins la victoire est-elle bien assurée. » Un autre : « Je souffre depuis huit heures, et, depuis le commencement de la bataille, je suis abandonné ; mais j'ai bien fait mon devoir. » Un troisième : « Vous devez être content de vos soldats aujourd'hui. ». A chaque soldat blessé, l'empereur laissait un garde qui le faisait transporter dans les ambulances. Il est horrible de le dire, quarante-huit heures après la bataille, il y avait encore un grand nombre de Russes qu'on n'avait pu panser. Tous les Français le furent avant la nuit.

Rien n'égalait la gaité des soldats français à leur bivouac. A peine apercevaient-ils un officier de l'empereur, qu'ils lui criaient : « L'empereur est-il content de nous ? »

Le soir, l'armée française prit position sur le champ de bataille : le corps du duc de Montebello en avant de la maison de poste ; l'avant-garde du roi de Naples à Rausnitz ; le corps du prince de Ponte-Corvo sur les hauteurs de Krzeńowitz ; la garde de la réserve sur les hauteurs vis-à-vis Nusle et Hostieradeck ; la division du comte Saint-Hilaire en avant de la digue de l'étang ; les deux autres divisions du duc de Dalmatie en arrière, la gauche à Augezd, la droite à Menitz ; enfin la division du comte Friand entre Menitz et

Hautschitz, pour le rapprocher des autres divisions du prince d'Eckmühl, restées à Nicolsbourg, et marcher avec elles sur Goding.

L'empereur établit son quartier-général à l'auberge près la maison de poste de Pozorzitzer.

Les débris de l'armée russe passèrent la nuit la plus affreuse. A la journée du 30 novembre, à celle même de la bataille, qui avaient été superbés, avait tout à coup succédé un brouillard qui, vers minuit, se fonda en neige et en eau, et rendit les chemins presque impraticables.

Les deux empereurs avaient quitté Austerlitz; ils s'étaient portés sur la route de Hongrie: mais ils ne se dissimulèrent point qu'ils étaient séparés de leurs bagages et de leurs hôpitaux, qu'ils avaient perdu leur ligne d'opération, qu'ils prêtaient le flanc à l'armée française, et qu'elle serait arrivée avant eux à Holitsch et à Goding; ils n'avaient même plus d'armée; ce n'était qu'un amas confus de fuyards, d'hommes sans armes, sans fusils, sans bagages et sans subsistances.

Dans cette angoisse, les deux empereurs conviennent d'avoir recours au vainqueur, de demander une armistice et de jurer la paix, seul moyen de conserver encore ce qui restait de l'armée des deux plus grands empires du monde.

Le prince de Lichtenstein, aussi distingué par ses qualités civiques que par ses vertus guerrières, qui s'était toujours opposé à la guerre, qui n'avait jamais fait entendre au trône que des conseils sages, se propose pour aller trouver l'empereur. A minuit, il vint aux avant-postes; il eut une conférence fort longue avec Napoléon, qui consentit enfin, non sans beaucoup de peine, à une entrevue avec l'empereur d'Allemagne. Lorsque l'empereur y eût consenti, et que le prince de Lichtenstein eût déjeuné avec lui, il le congédia:

« Vous me faites faire une grande faute, lui dit l'empereur ;
» ce n'est pas après des batailles qu'il faut avoir des confé-
» rences, je ne devrais être que soldat aujourd'hui, et je ne
» me dissimule pas que, comme tel, je ne devrais que pour-
» suivre une victoire et non pas écouter des paroles de paix.
» — Votre majesté, lui répliqua le prince, n'a plus rien à
» conquérir ; la bataille est si complète qu'elle ne peut rien y
» ajouter : la paix seule peut ajouter à sa gloire. »

Pendant l'empereur donna des directions de marche ; il ordonna au prince d'Eckmühl de se porter sur Goding avec le corps qu'il avait à Nicolsbourg, et qui n'avait pas encore combattu, et d'intercepter toute retraite à l'ennemi.

Il fit porter le corps du duc de Dalmatie sur la route d'Auspitz, les corps du prince de Ponte-Corvo et du duc de Montebello sur celle d'Austerlitz à Goding. Le roi de Naples avec la plus grande partie de sa cavalerie, suivit cette route.

Le comte Nansouty, avec sa division de cavalerie, se porta sur la grande route d'Olmütz et prit une immense quantité de chariots et de bagages de toutes espèces.

L'empereur envoya le comte Bertrand, son aide-de-camp, avec les escadrons de sa garde, sur la route de Kremsier, où il s'empara de dix-neuf pièces de canon, d'une grande quantité de caissons et de bagages escortés par des Cosaques.

Un autre détachement se porta sur Hradisch, et ramassa beaucoup de bagages et de prisonniers.

Le 4, eut lieu l'entrevue des deux empereurs. Les avant-postes du prince d'Eckmühl culbutèrent la tête de l'avant-garde du général Merfeld, et menaçaient d'attaquer l'armée russe et d'empêcher sa retraite. Ce général autrichien protesta qu'il y avait une armistice et que les deux empereurs étaient en conférence. Le prince d'Eckmühl suspendit toute attaque, sur l'assurance que donna l'empereur Alexandre,

qui écrivit de sa propre main que les deux empereurs étaient en conférence pour tout terminer.

Pressée en queue par le corps du prince de Ponte-Corvo, sur son flanc gauche par le roi de Naples et prévenue à Goding par le prince d'Eckmühl et le duc de Dalmatie, l'armée russe se trouva, le 4, enveloppée de manière à ne pouvoir plus faire de retraite.

L'armistice signé le 5 décembre, par le prince de Neufchâtel et de Wagram et le prince de Lichtenstein, termina la campagne, et permit aux débris de l'armée russe de rejoindre leur frontière par marches d'étapes, sur trois colonnes.

LETTRES.

COPIE D'UN ORDRE DE NAPOLEON,

En date de Paris, et du 4 février 1810.

Renvoyé au prince de Neufchâtel; il faudra donner à Bessière le titre de duc d'Istrie, lui ôter le titre de capitaine et y substituer celui de commandant des guides, et donner les titres de comte et de baron aux officiers qui le sont. Du reste cette relation (celle de Saint-Georges) me paraît bien. *Me la remettre avec les planches.*

Signé N.....

Nota. La phrase en italique est de la main de l'empereur.

COPIE D'UNE LETTRE ADRESSÉE PAR LE PRINCE DE NEUFCHATEL
A L'EMPEREUR,

Le 24 février 1810, de Paris.

SIRE,

J'ai l'honneur de renvoyer à Votre Majesté la relation de la

bataille (de Saint-Georges) réimprimée ainsi qu'elle me l'a ordonné par l'ordre ci-joint (l'ordre du 10 février en copie d'autre part); je joins les cartes à cet envoi.

Je présente à Votre Majesté l'hommage de mon profond respect.

Signé le prince de Neufchâtel, major-général,
ALEXANDRE.

COPIE D'UN ORDRE DICTÉ PAR NAPOLEON

A Saint-Cloud, le 12 juin 1810,

POUR M. DEPONTHON.

M. Deponthon verra également le général Bertrand pour toutes les notes qu'il aurait ou qui auraient été faites sur la bataille d'Arcole (de Saint-Georges) et autres batailles des campagnes d'Italie et d'Allemagne.

